

« L'enfant et l'expérience de nature. Quel rôle de la littérature ? »

Anne-Caroline Prévot

Le 20 mars 2018, les médias ont longuement relayé la disparition des oiseaux dans les campagnes françaises, information reprise dès le lendemain par Nicolas Hulot –alors ministre de la transition écologique et solidaire, devant l'assemblée nationale, juste avant qu'il dise ceci : « *Je vais vous présenter un plan biodiversité dans les semaines qui viennent (...) mais, très sincèrement, tout le monde s'en fiche, à part quelques-uns. Je veux un sursaut d'indignation* ». Quelques mois plus tard, Nicolas Hulot démissionnait, faute d'avoir pu, disait-il, proposer au gouvernement « *une même impulsion, une même ambition, une même feuille de route, une même vision* ». Encore quelques mois plus tard, à Paris, se réunissait l'IPBES, ce GIEC de la biodiversité. Le 6 mai 2019, cette assemblée de scientifiques de 130 pays finalisait son dernier rapport sur l'état de la biodiversité et de ses contributions pour les populations humaines. Le résumé pour les décideurs<sup>1</sup> confirme que « *la nature et ses contributions vitales aux populations (...) se détériorent dans le monde entier* ». Il confirme aussi que « *les facteurs directs et indirects de changement se sont intensifiés au cours des 50 dernières années* ». Mais le troisième message de l'IPBES est sans appel : « *les objectifs de conservation et d'exploitation durable de la nature ne peuvent pas être atteints par nos trajectoires actuelles ; [ils ne] peuvent être réalisés que par des changements transformatifs sur les plans économique, social, politique et technologique* », incluant « *une réorganisation systémique, y compris des paradigmes, des buts et des valeurs* ». Si les auteurs reconnaissent que ces changements transformatifs « *ne peuvent que se heurter à l'opposition de ceux qui ont intérêt à maintenir le statu quo* », ils affirment, et c'est leur dernier message, qu'« *il est possible de conserver, de restaurer et d'utiliser la nature de manière durable et, en même temps, d'atteindre d'autres objectifs sociétaux à l'échelle mondiale* ».

Effectivement, dans l'indifférence quasi-générale, la nature et la biodiversité continuent de disparaître. D'autres crises, sociales, semblent plus importantes pour tout le monde. Pourtant, et c'est là le point de vue dont je pars, tous ces enjeux sont liés. Ne serait-ce que parce que nous vivons en dépendance très forte avec le vivant non humain (pour nous nourrir, nous habiller, nous loger le plus souvent, mais aussi pour nous divertir, nous ressourcer, ou nous lancer des défis). Mais aussi parce que, comme Romain Gary l'affirmait en 1968 dans sa Lettre à Monsieur l'Eléphant<sup>2</sup>, « *demeurer humain semble parfois une tâche presque accablante (...) Il n'est pas douteux qu'au nom d'un rationalisme absolu il faudrait vous détruire, afin de nous permettre d'occuper toute la place sur cette planète surpeuplée. Il n'est pas douteux non plus que votre disparition signifiera le commencement d'un monde entièrement fait pour l'homme. Mais laissez-moi vous dire ceci, mon vieil ami : dans un monde entièrement fait pour l'homme, il se pourrait bien qu'il n'y eût pas non plus place pour l'homme. Tout ce qui restera de nous, ce seront des robots. (...) [Non], nous sommes*

---

<sup>1</sup> Diaz S, Settele J, Brondizio E, et al. (2019) Summary for policymakers of the global assessment report on biodiversity and ecosystem services of the Intergovernmental Science-Policy Platform on Biodiversity and Ecosystem Services (IPBES). Advanced unedited version

<sup>2</sup> Gary, R. (1968) Lettre à Monsieur l'Eléphant. Figaro littéraire

*condamnés pour toujours à dépendre d'un mystère que ni la logique ni l'imagination ne peuvent pénétrer et votre présence parmi nous évoque une puissance créatrice dont on ne peut rendre compte en des termes scientifiques ou rationnels, mais seulement en termes où entrent teneur, espoir et nostalgie. Vous êtes notre dernière innocence. »*

Dans nos sociétés modernes, nous avons progressivement perdu ce contact avec ce vivant non humain (ce que j'appelle la nature ou la biodiversité). D'une part car elle disparaît de nos environnements quotidiens (dans les villes notamment, très minérales, qui attirent une part de plus en plus grande de nos populations) ; d'autre part car nous y prêtons de moins en moins attention. Dès les années 1980, le naturaliste américain Robert Pyle s'inquiétait d'une « extinction de l'expérience [de nature] »<sup>3</sup> qui, selon lui, serait « le germe d'une apathie envers les enjeux environnementaux ». En effet, comme l'ont montré les sciences du développement, nous construisons tous pendant notre enfance un socle de connaissances, de croyances, d'affects et d'expériences qui deviendra notre référence de ce qui est bon, pour tout ce qui nous arrive plus tard dans nos vies. Et, comme l'a exprimé le psychologue Peter Kahn dans les années 2000, de génération en génération, nous intégrons de moins en moins la nature dans ce socle de référence. Notre état normal de nature est plus faible que celui de nos parents, mais nous ne nous en rendons pas compte. C'est ce que l'auteur appelle « amnésie environnementale générationnelle ». Par exemple, celles et ceux qui ont plus de 40 ans peuvent se souvenir des trajets en voiture pendant lesquels les parebrises se constellaient d'insectes écrasés. Maintenant, plus besoin de faire de pause pour nettoyer, et les plus jeunes d'entre nous n'imaginent même pas que c'était plus « sale » avant. Chez les pêcheurs c'est pareil : la joie associée à la prise d'un gros poisson est toujours la même, mais la taille de ces trophées a considérablement diminué avec les années ; on ne s'en rend compte qu'au hasard d'expositions de photos d'archives.

Aux Etats-Unis, une étude montre que les enfants passaient en moyenne 40 minutes par semaine dehors en 1997, contre seulement 25 minutes en 2003<sup>4</sup>. Au Japon en 2009, 80% des adultes interrogés de 50 à 60 ans déclaraient avoir joué dans des espaces de nature étant enfant, contre 55% des 20-30 ans, et 3% des 10-20 ans<sup>5</sup>. En France, en 2015, une étude de l'Institut de veille sanitaire auprès de 800 enfants montre que pendant les jours d'école, près de 40% des enfants de 3 à 10 ans ne jouent jamais dehors. Faute de temps ? Parce que c'est salissant et dangereux ?<sup>6</sup> Faute de transmission de l'envie d'y aller de la part de leurs parents ? Toutes ces causes sont sans doute réelles.

Pourtant, avoir des expériences de nature est fondamental pour le développement cognitif des enfants (appréhender la complexité du monde de manière intellectuelle), leur

---

<sup>3</sup> Pyle RM (1993) The extinction of experience. In: *The Thunder Tree. Lessons from an Urban Wildland*. Oregon State University Press, Corvallis, pp 130–141 (traduit par M. Lefevre en 2016 dans *Ecologie et Politique* n°53, pp. 185-196)

<sup>4</sup> Soga M, Gaston KJ (2016) Extinction of experience: the loss of human-nature interactions. *Frontiers in Ecology and Environment* 14:94–101

<sup>5</sup> idem

<sup>6</sup> Copeland et al. 2012. Physical activity in child-care centers: do teachers hold the key to the playground? *Health education research* 27:81–100

développement émotionnel, ainsi que pour la construction de leurs valeurs et identités. En effet, la nature regorge d'une diversité de formes et d'espèces à découvrir, nommer ou classer, c'est un laboratoire à ciel ouvert pour comprendre et tester des relations de cause à effets, et apprendre à appréhender la complexité. Ensuite, elle est familière et directement accessible aux enfants (pour peu qu'ils en aient la possibilité). Ce sont aussi des êtres vivants, comme les enfants. Plus précisément, les animaux, parce qu'ils réagissent à ce que leur font les enfants, souvent toujours de la même façon, et que les enfants peuvent lire leurs réactions comme des marques affectives, les animaux donc deviennent facilement des sources d'identification pour les enfants. Même si certains adultes parlent d'irréalisme scientifique, cette identification affective procure un attachement, qui aide les enfants à développer leurs capacités à recevoir et à répondre à des stimulations extérieures. Plus généralement, pour un enfant, les expériences de nature sont sources de joie, de découvertes, mais aussi de peurs et de tristesses. Tous, autant de sources de mystères, d'imagination et de créativité. Enfin, les expériences de nature des enfants participent grandement au développement de leur confiance en eux, de leur montée en capacités (*empowerment*), mais aussi au développement de leurs valeurs, de leur place dans le monde.

Dans son livre de 2002, Stephen Kellert<sup>7</sup> explique qu'un enfant peut entrer en expérience avec la nature de trois manières différentes : de manière directe, quand il se retrouve tout seul et non dirigé dans un espace de nature peu géré (une friche, un ruisseau, un grand arbre...) ; de manière indirecte dans des espaces et avec des activités dédiées (un zoo, un jardin, autour d'un animal de compagnie...) ; mais aussi de manière symbolique, ou par procuration (*vicarious* en anglais), par la vidéo, les films ou la lecture.

Les livres pour enfants fourmillent d'opportunités d'entrer en expérience de nature par procuration, par la multitude de plantes et d'animaux qui y sont mis en valeur (de façon documentaires ou fictionnelle) ; mais aussi par la grande diversité des mondes fictionnels, qui emmènent les enfants dans des réalités pleines d'aventures, de peur, de joie et d'autres émotions complexes. Par ces expériences fictionnelles du vivant, les enfants s'identifient aux héros des histoires qu'ils lisent, regardent ou écoutent.

Par ces fictions et ces réalités vécues, les enfants approchent la part enchantée du monde, cette part non décrite par les sciences et les techniques, par la rationalité pensée et décrite par nos élites comme la seule façon adéquate d'appréhender le monde<sup>8</sup>. Pour citer Max Weber, nos sociétés modernes ont construit un monde désenchanté, où nous apprenons sans cesse le contrôle, et où nous avons peur de l'inconnu. C'est peut-être pour cela que la nature et la biodiversité nous font si peur : elles sont par essence pleines d'inconnues ! D'abord parce que nous ne la connaissons pas, mais surtout car ce vivant est dynamique, sans but ni direction prédéfinis, c'est d'ailleurs ce qui fait son essence et sa beauté. Accepter l'inconnu, c'est aussi retrouver une confiance dans ce que nous ne maîtrisons pas, c'est aussi accepter de perdre le contrôle et le pouvoir. C'est changer en profondeur notre rapport au monde et nos relations les uns et les unes avec les autres.

---

<sup>7</sup> Kellert SR (2002) Experiencing nature: affective, cognitive, and evaluative development in children. In: Kahn PH, Kellert SR (eds) *Children and Nature*. pp 117–151

<sup>8</sup> Moscovici, S. 2002. *De la nature*. Paris: Editions le Métaillé.

Qu'en est-il de la littérature environnementale pour les enfants, qu'elle soit fictionnelle ou documentaire ? J'ai trouvé très peu d'articles scientifiques qui parlaient de cela (peut-être car j'ai mal cherché). Mais j'en ai lu deux, que je voudrais partager avec vous. Le premier a été écrit par Roy Alexander et Ruth Jarman en 2015<sup>9</sup>, qui ont suivi l'aventure d'un jury de 46 jeunes en 2011 pour le prix du meilleur livre scientifique de la jeunesse de la Royal Society, en Angleterre. Les chercheurs ont montré ici l'importance de la lecture comme acte social, par le partage que les jeunes font de leurs lectures, de leurs découvertes et de leurs émotions. Le fait de partager et de discuter de ses lectures avec des proches ou un groupe de pairs permet aux jeunes d'augmenter leur confiance en eux, leur agentivité dans le monde.

Plus tôt, en 2010, Stephan Bigger et Jean Webb, deux chercheurs britanniques qui sont aussi romanciers et enseignants de littérature pour la jeunesse, ont proposé que même si la lecture est devenue une activité de loisirs, elle peut être utile et utilisée pour construire une éducation à l'environnement. En effet, elle ouvre toujours un dialogue entre le lecteur et le texte, à propos des mondes décrits et des valeurs mobilisées par exemple. Ce dialogue demande au lecteur de confronter ses propres valeurs avec celles des héros, et d'ouvrir potentiellement ses perspectives. Placés face à des dilemmes, les jeunes lecteurs sont encouragés à prendre position. Ils peuvent alors réinterpréter leur propre histoire de vie et construire une partie de leur futur à partir de ces nouveaux positionnements. Ils peuvent le faire tout seuls, mais ces transformations sont facilitées si des séances de discussion et d'échanges autour de ces lectures sont organisées, avec les pairs et/ou un médiateur. Alors les jeunes peuvent partir de lectures de fiction pour construire leur engagement civique et leur prise de pouvoir (*agency*) dans la cité. Mais pour cela, les auteurs appellent à plus de romans et de fictions avec pour décors les mondes actuels, en train de vivre des crises environnementales et sociales graves.

En effet, dans le monde actuel où les expériences de nature vivante se raréfient au profit d'expériences virtuelles (par les lectures mais peut-être aussi et surtout par les technologies virtuelles), la question se pose du remplacement pur et simple des premières par les secondes. D'ailleurs, une étude réalisée il y a quelques années par un de mes étudiants auprès de joueurs de World of Warcraft<sup>10</sup>, suggère que ces joueurs vont dans ce monde virtuel pour se détendre de leurs vies stressantes, et qu'ils préfèrent pour cela aller flâner ou explorer des régions pleines de végétation. Si ces expériences virtuelles peuvent avoir des conséquences similaires pour les personnes qui les vivent que des expériences dans la nature vivante, cette dernière offrira toujours plus d'affordances (i.e. des possibilités d'actions) que toute nature inventée et pensée par un humain, quelle que soit la complexité du monde créé. En plus, la nature vivante est par essence changeante et imprévisible, ce que ne sera jamais un monde fictif créé par l'humain. Enfin, nos sociétés ne sont pas soutenables

---

<sup>9</sup> Alexander, J., et R. Jarman. 2015. Prizing children's science information books: the text, reading and the reader. *Literacy* 49: 123–131.

<sup>10</sup> Truong, M. X., A. C. Prévot, and Clayton, S. 2018. Gamers like it green: the significance of vegetation in online gaming. *Ecopsychology* doi:10.1089/eco.2017.0037.

sans la nature et la biodiversité vivantes. Comment donc relier cette attention à la nature vivante, avec une attention et une attraction à la nature virtuelle ?

Pour Bigger et Webb, qui citent John Dewey<sup>11</sup>, les expériences de lire sur le monde et les expériences du monde sont différentes, mais elles peuvent interagir dans les deux sens. Pour cela, la mise en mots et le partage de ces expériences sont nécessaires. Mais je voudrais aussi ajouter deux points d'attention : le premier réside dans le degré de cohérence des mondes vivants et des mondes fictionnels. Plus précisément, un monde virtuel peut évidemment être complètement imaginaire, mais un monde qui se présente comme décrivant le monde vivant devrait avoir l'ambition de cohérence : dessiner des fourmis, des coccinelles ou des chenilles à 4 pattes par exemple, parce que esthétiquement c'est plus joli (dans 1001 pattes, de Walt Disney, contrairement à Fourmiz, de DreamWorks). Ou encore mélanger sans les distinguer des faits scientifiquement avérés avec des faits fictionnels dans un roman, comme dans la trilogie des fourmis de Bernard Werber, tout cela me paraît brouiller la réalité vivante plus que la fiction. Même étonnement à la sortie du film en 3D Le Roi Lion, qui mêle prises de vues réelles et images de synthèse de telle façon qu'elles sont indissociables les unes des autres. Pour moi, ce floutage de la réalité rend paradoxalement la frontière entre vivant réel et virtuel encore plus forte.

Le second point d'attention est l'importance d'accompagner les expériences de lectures avec des expériences du monde, pour mettre en scène les interactions entre les deux, qui pourraient avoir du mal à se faire spontanément.

Relier imaginaire et réalité se fait sans doute de multiples façons, je ne suis pas du tout spécialiste de ce domaine, que je commence juste à explorer. J'ai accompagné un groupe d'étudiants et d'étudiantes de Master en Janvier 2020 sur le terrain, qui ont inventé et testé plusieurs dispositifs pour encourager les habitants des Monts d'Arrée (dans le Finistère) à imaginer des futurs. L'un d'entre eux était le passage dans un monde magique proposé à des élèves de primaire, monde qui répondait à des bouleversements climatiques majeurs et que les élèves devaient décrire par des dessins, des collages et une carte postale. Cette construction se faisait par groupes de 5, avec un médiateur par groupe (un des étudiants). La mise en mots, les échanges entre pairs et avec un médiateur, tout cela a permis la construction de mondes étonnants, mais toujours ancrés dans une réalité cohérente issue du monde réel, que ces enfants connaissaient parfaitement bien.

Une autre expérience en cours est l'animation d'un Comité de Science-Fiction<sup>12</sup>, qui a réuni depuis 2 ans des groupes d'étudiants de tous niveaux et de toutes disciplines autour d'artistes (romanciers, comédiens, scénographe, preneuse de sons et monteuse, graphistes) pour imaginer et décrire des mondes dans des futurs contraints post-transition écologique. Là encore, les échanges entre pairs, accompagnés par des professionnels et en lien avec des chercheurs des domaines concernés, permet aux artistes en herbe, comme le propose

---

<sup>11</sup> Bigger S. et J. Webb. 2010. Developing environmental agency and engagement through young people's fiction. *Environmental Education Research* 16: 401–414.

<sup>12</sup> <https://www.su-ite.eu/cogitations/le-comite-de-science-fiction-csf/>

Yannick Rumpala<sup>13</sup>, de tirer des fils à partir des signaux faibles qu'ils et elles ont observés dans le monde actuel. De construire des histoires à partir des premiers mots « et si... ». L'enjeu de mes prochaines recherches sera d'explorer en quoi le partage de ces créations peut alimenter les réflexions, les prises de position, voire des transformations (et lesquelles) chez les futurs lecteurs ou autres récepteurs de celles-ci.

Serge Moscovici disait<sup>14</sup> : « *la prétendue utopie n'est pas l'invention de ce qui n'existe pas, c'est une façon de voir autrement ce qui peut exister, de le concevoir avec une longueur d'avance* ». Pour cela, comme le disait l'autrice de science-fiction U. Le Guin lors de la remise de son National Book Award en 2014<sup>15</sup>, nous allons avoir besoin d'écrivains, d'auteurs « qui inventent une réalité plus large ». Plus ces artistes engageront dans leurs mondes des éléments naturels respectueux de la réalité vivante de la biodiversité, plus ils et elles pourront participer à ré-enchanter le monde et à accompagner les changements transformatifs majeurs dont nos sociétés ont besoin maintenant.

Je vous remercie.

---

<sup>13</sup> Rumpala Y. 2018. *Hors des décombres du monde. Ecologie, science-fiction et éthique du futur*. Editions Champs Vallon

<sup>14</sup> Moscovici S (2002) *De la nature*. Editions le Métallé, Paris, p. 81

<sup>15</sup> <https://www.nationalbook.org/people/ursula-k-le-guin/>